

PERIODIQUE TRIMESTRIEL 2022, 4^e trimestre

Bureau de dépôt Bruxelles X

P 301014

Ed. resp. D. Frankignoul, 40 rue de la
Charrette, 1200 Bruxelles



PB-PP1B-04265
BELGIE(N) - BELGIQUE



FEUILLET N°147

Centre Albert Marinus

Ethnologie, Patrimoine immatériel, Culture

Conseil d'administration

Olivier Maingain, président

Daniel Frankignoul, administrateur délégué et trésorier

Maurice Jacquemyns, vice-président

Pierre Vermeire, secrétaire général

Christine Verstegen, administratrice

Membre

Ariane Calmeyn

Nous avons appris avec tristesse le décès de Mme Geneviève Vermoelen, administratrice, elle fut un membre actif et constructif du Centre Albert Marinus.

Membres d'honneur

Philippe Smits, Jean-Pierre Vanden Branden, Jacques Vlasschaert, Georges Désir (+), Gustave Fischer (+), comte Guy Ruffo de Bonneval de La Fare (+), Roger Lecotté (+) et Henri Storck (+)

Equipe du Centre Albert Marinus

Cécile Arnould, direction

Jean-Marc De Pelsemaeker, chargé de mission

Julie de Hemmer Gudme, secrétariat, accueil

Feuillet du Centre Albert Marinus

- Éditeur responsable, Daniel Frankignoul
- Rédaction, composition, mise en page, Cécile Arnould, Jean-Marc De Pelsemaeker, Jean-Paul Heerbrant, Timilda Gilda Campos, Alfred Pacquement (extraits)
- Diffusion : 2600 exemplaires

Avec le soutien de la Commune de Woluwe-Saint-Lambert et de la Commission communautaire française de la Région de Bruxelles-Capitale (Francophones Bruxelles)

En couverture : Pierre Coecke d'Alost, *Le Martyre de saint Paul* (détail), carton de tapisserie, ca.1530.
(D.R. Bruxelles, Maison du Roi)



Sommaire

Visites guidées

- *Flags, des drapeaux dans l'art* 6
- *La Renaissance dans les collections de la Maison du Roi* 15

Rencontres

- Bérangère de Laveleye, conservatrice du Musée de la Maison du roi 24
- Jean-Luc Petit, responsable des publics du pôle muséal de la Ville de Bruxelles

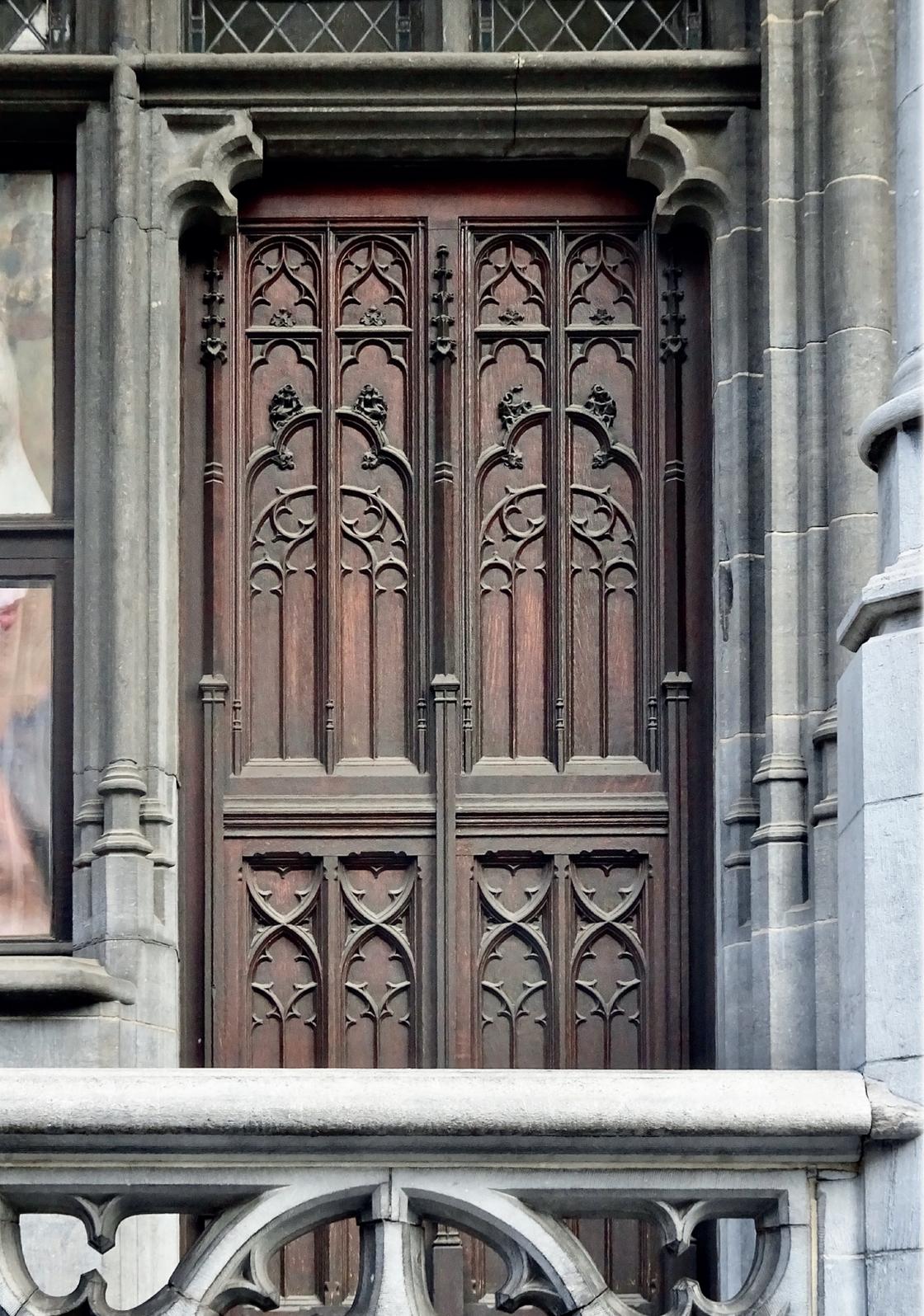
Expositions

- *Shin Hanga - Les estampes modernes du Japon 1900-1960* 28
- *Jouer avec Dieu - Le jouet religieux, reflet d'une époque* 33

Patrimoine culturel immatériel

- Les échasseuses de Namur 37

Chers membres et abonnés,
Vous trouvez toutes les informations pour le renouvellement de vos cotisations pour 2023 en page 39. Nous vous remercions pour votre soutien!



Une année après le retour au sein du Musée de Woluwe, l'équipe du Centre Albert Marinus peut dresser un bilan positif, nous avons eu le plaisir de vous présenter deux expositions explorant des facettes différentes du patrimoine culturel immatériel.

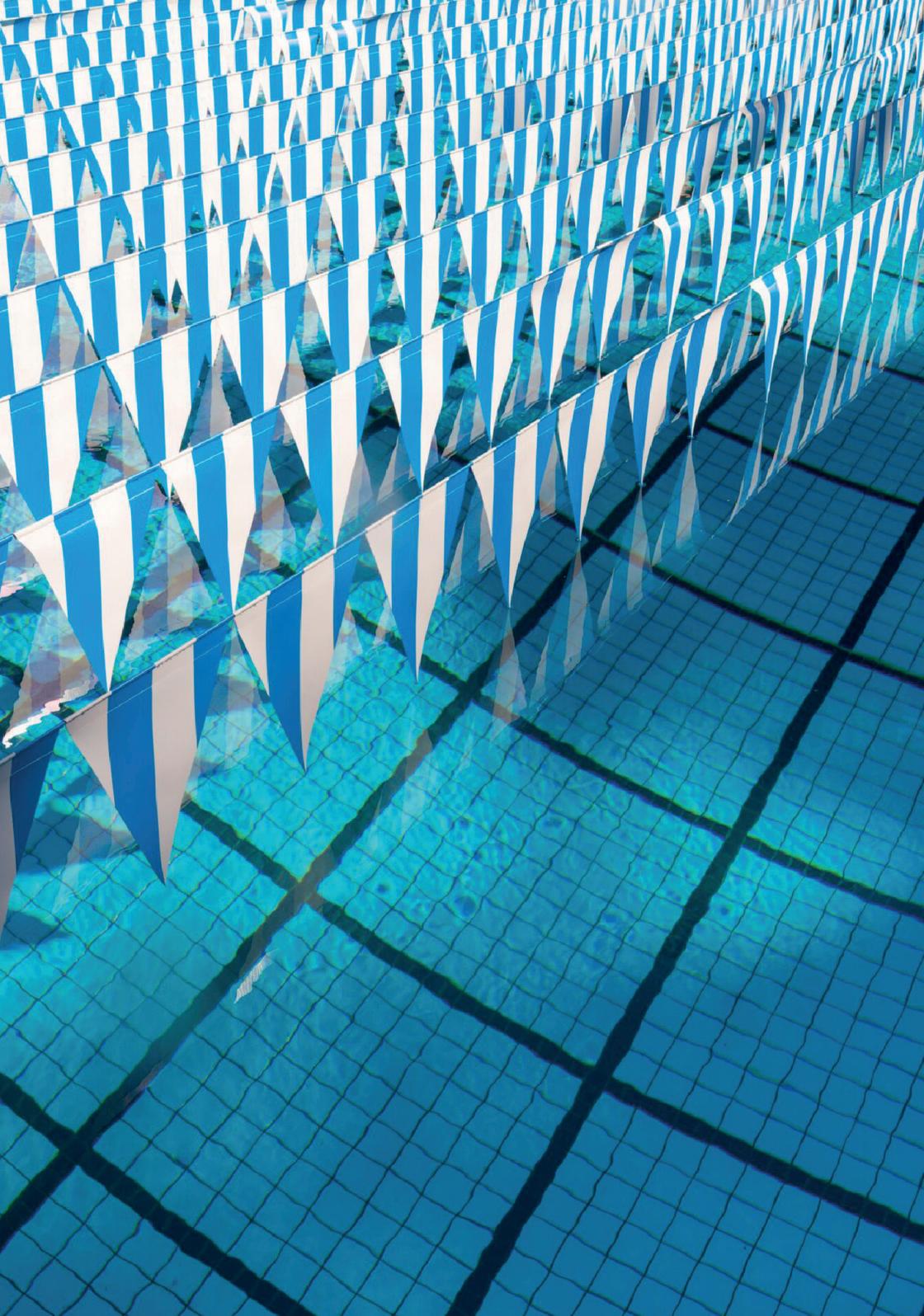
L'exposition *Le Monde François d'Ansembourg* évoquait la notion de collection qui, par essence, n'existe en tant que telle qu'à un moment donné puisque toute collection est amenée à s'enrichir, évoluer ou disparaître, selon la volonté de son propriétaire.

L'exposition *Projet Ommegang* a mis à l'honneur l'une des plus anciennes traditions bruxelloises, désormais inscrite par l'UNESCO sur la Liste représentative du patrimoine culturel immatériel de l'humanité, à travers les dessins réalisés par vingt-quatre artistes bruxellois pour la reconstitution de l'Ommegang en 1930, sous l'égide d'Albert Marinus.

Au printemps 2023 l'exposition *Unique(s)* mettra l'accent sur les métiers d'art appliqués à la création de mobilier et d'objets usuels. Des matériaux les plus nobles aux matières novatrices encore peu usitées, vous découvrirez comment des créateurs actuels perpétuent le précieux savoir-faire des artisans d'art. Ces techniques transmises de génération en génération, de manière orale ou empirique, sont en effet une autre facette du patrimoine culturel immatériel qu'il importe de valoriser et de préserver.

Nous vous souhaitons, ainsi qu'à vos proches, une année 2023 épanouissante et placée sous le signe de belles découvertes...

L'équipe du Centre Albert Marinus



Flags. Des drapeaux dans l'art

Mercredi 18 janvier à 14h

Fondation Boghossian, Villa Empain - 1000 Bruxelles

Quelle place occupent les drapeaux dans l'art?

Texte d'Alfred Pacquement (extraits) – Commissaire de l'exposition

Avec Flags, la Fondation Boghossian explore la question du territoire, des identités multiples et du dialogue interculturel.

(...) Associés à l'identité nationale, une cause pourtant rarement mise en avant par les artistes sauf lors de circonstances particulières, les drapeaux témoignent d'événements historiques, d'engagements citoyens et séduisent par leur qualité graphique et plastique. Ils tiennent eux aussi une place constante dans l'art depuis la grande peinture d'histoire jusqu'aux installations contemporaines. (...)

Le drapeau n'a (...) jamais cessé d'apparaître dans la peinture depuis de nombreux siècles. Parce qu'il est intrinsèquement lié aux événements historiques, aux célébrations patriotiques par exemple, comme à sa présence sur les bâtiments publics et plus généralement dans le paysage urbain, le drapeau est un élément quasi obligé du décor social. (...) Dès lors peintres, dessinateurs, photographes retracent sa présence. De même il traduit l'appropriation d'un territoire comme en témoignent de nombreux documents, qu'il s'agisse de revendiquer la conquête de la lune accompagnant les premiers pas de Neil Armstrong ou celle de l'île dans *L'Étoile mystérieuse* imaginée par Hergé.

Mais, par la simple juxtaposition de lés de tissus colorés, le drapeau a également pu stimuler les peintres du fait de sa qualité d'abstraction, et ce avant même que l'art abstrait privilégie à son tour des champs chromatiques plutôt que de représenter le réel. Drapeau bicolore, tricolore, ou encore monochrome, porteur ou non de signes et d'images : chaque couleur ou association de couleurs évoque d'emblée des références que l'on va retrouver démultipliées dans la création artistique. Mieux encore, sa qualité de souplesse, contrairement à la rigidité de la toile peinte ou à la solidité de la sculpture, en fait un élément adapté à des installations dans l'espace, comme en a témoigné à plusieurs reprises, et à nouveau pour cette occasion, Daniel Buren.

La résonance politique et symbolique des drapeaux a souvent été prétexte à leur intervention au sein des œuvres d'art. Le drapeau peut servir à représenter une nation, célébrer un événement ou la conquête d'un territoire, mais aussi à incarner une cause. *La Liberté guidant le peuple* d'Eugène Delacroix ou les rues pavoisées chères aux peintres impressionnistes et

John Gerrard, *Western Flag* (Spindletop, Texas) , 2017. (Photo : D.R.)





fauves en sont d'éclatants exemples. Plus près de nous, il peut exalter l'attachement d'une nation à son identité, en réaction à un acte terroriste comme on l'a vu par exemple à la suite des attentats visant *Charlie-Hebdo*.

À l'inverse, l'outrage au drapeau est puni par la loi dans de nombreux pays. (...) Un drapeau, qui n'est pourtant qu'un simple morceau de tissu rassemblant en général plusieurs couleurs, détient une force symbolique pouvant tout à la fois exprimer l'adhésion ou la révolte. Mais, autre raison pour laquelle il peut susciter l'intérêt des artistes, il est aussi une histoire de couleurs. Leur juxtaposition parle immédiatement à tous, tandis que réduites au monochrome – rouge, noire ou blanche – elles évoquent d'emblée un sens, une alerte ou un signe prémonitoire, en l'occurrence la révolution, l'anarchie ou la paix. Figure abstraite quasi parfaite ou objet signifiant, le drapeau relève de multiples usages et stimule l'imaginaire des artistes. Il constitue un thème décliné à l'infini tant sur le mode de la représentation que sur celui d'un élément flottant dans l'espace et susceptible de toutes sortes de mises en scène. Ellsworth Kelly dont l'œil acéré savait détecter une structure formelle dans l'architecture ou le décor urbain avait remarqué dans *La Rue pavoisée* de Raoul Dufy une simple composition géométrique exhibée par le drapeau tendu frontalement au centre de la toile. (...)

Les couleurs du drapeau belge ne sont pas oubliées, y compris avec la malicieuse ironie de Marcel Broodthaers dotant des objets de la trilogie colorée en question ou celle de Wim Delvoye apposant l'emblème de la communauté flamande sur des tables à repasser.

Le drapeau étoilé des États-Unis, omniprésent à chaque coin de rue et jusque dans les foyers américains, a été quant à lui largement repris par les artistes sous toutes sortes de formules. (...)

Cette exposition donne aussi plusieurs exemples de dérives autour du drapeau américain tel que traité par Johns : d'Elaine Sturtevant dans son programme d'appropriation des icônes contemporaines à Jonathan Horowitz le reprenant aux couleurs LGBT ou encore Rirkrit Tiravanija le traitant comme un tapis de marbre. Et l'on peut soupçonner, tant cette image de Jasper Johns a marqué les esprits, que la plupart des emprunts à la bannière étoilée de la part d'artistes contemporains gardent en mémoire l'acte fondateur de Johns; et ce, au-delà de sa présence abondante dans l'univers quotidien de la société américaine, des objets courants jusqu'aux seuils des maisons particulières.

Loin de se contenter d'une image unique, avec le risque qu'elle exprime un propos nationaliste, ou tout au moins s'adressant à un seul pays, nombre d'artistes choisissent aussi la confrontation, avec les significations positives qu'elle peut provoquer. Associer les drapeaux, les superposer ou les rapprocher est une manière d'évoquer une possible réconciliation entre les nations. (...)

D'autres au contraire soulignent par l'association de plusieurs drapeaux la question des migrants (*Abstractions* de Pierre Bismuth), les évolutions historiques (*Printemps perdus* de Mounir Fatmi) ou encore l'aspiration à la révolution (*Le Rouge* de Fromanger). (...)

10 L'exemple le plus parlant, compte tenu de la guerre actuelle en Europe, pourrait être la



Roger de La Fresnaye, *La Conquête de l'air*, 1913. (Photo : D.R.)

plaque de métal criblée de balles récupérée à Sievierodonetsk par l'artiste ukrainien Nikita Kadan lors de la guerre du Donbass en 2015. Installée sur une hampe, cette œuvre résume, à elle-seule, les événements qu'a subis et que subit encore l'Ukraine, attaquée à nouveau par la Russie, et où cette ville connaît précisément le conflit dans toute sa violence.

La puissance évocatrice du drapeau ne pouvait être mieux résumée dans cette exposition que par cette relique si riche de sens.

Artistes : Marina Abramovic, Saâdane Afif, Gordana Andjelic-Galic, Diane Arbus, Micha Bar-Am, Bruno Barbey, Nú Barreto, Pierre Bismuth, Alighiero Boetti, Marcel Broodthaers, Zoulikha Bouabdellah, Daniel Buren, René Burri, Mircea Cantor, Léon Cogniet, Roger de La Fresnaye, Wim Delvoye, Edith Dekyndt, Gustave de Smet, Raoul Dufy, Mounir Fatmi, Michel François, Stuart Franklin, Gérard Fromanger, John Gerrard, Gilbert & George, David Hammons, Keith Haring, Childe Hassam, Thomas Hoepker, Jonathan Horowitz, Jasper Johns, Nikita Kadan, Evgueni Khaledi, Kimsooja, Robert Longo, George Maciunas, Peter Marlow, Susan Meiselas, Jonathan Monk, Adolphe Mouilleron, Claes Oldenburg, Martin Parr, Peybak, Pablo Picasso, Sara Rahbar, Jean-Pierre Raynaud, Marc Riboud, Faith Ringgold, Joe Rosenthal, Yara Said, Franck Scurti, Thomas Schütte, Andres Serrano, Sturtevant, Rirkrit Tiravanija, Larry Towell, Danh Vo, Gustave Wappers, Andy Warhol.

Exposition *Flags*

Jusqu'au 22 janvier 2023

Du mardi au dimanche de 11h à 18h

Fondation Boghossian

Villa Empain - Avenue Franklin Roosevelt, 67 - 1050 Bruxelles

02.627.52.30 - www.boghossianfoundation.be

Participation au frais pour la visite guidée de l'exposition *Flags*

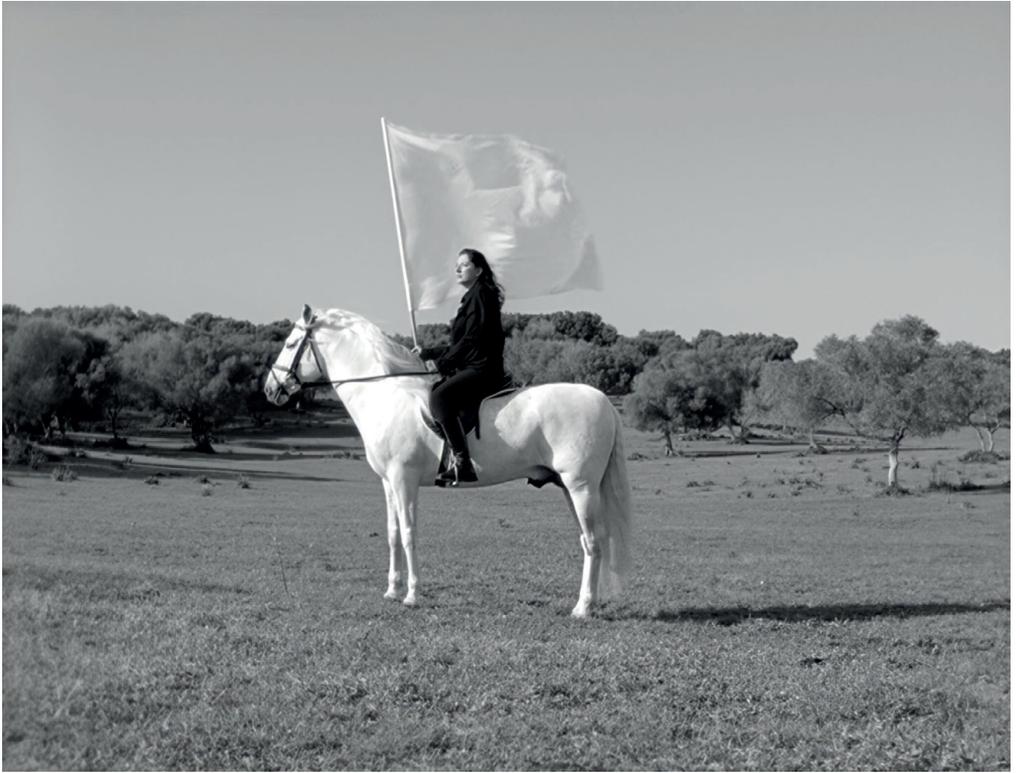
Membres : 14 Euros

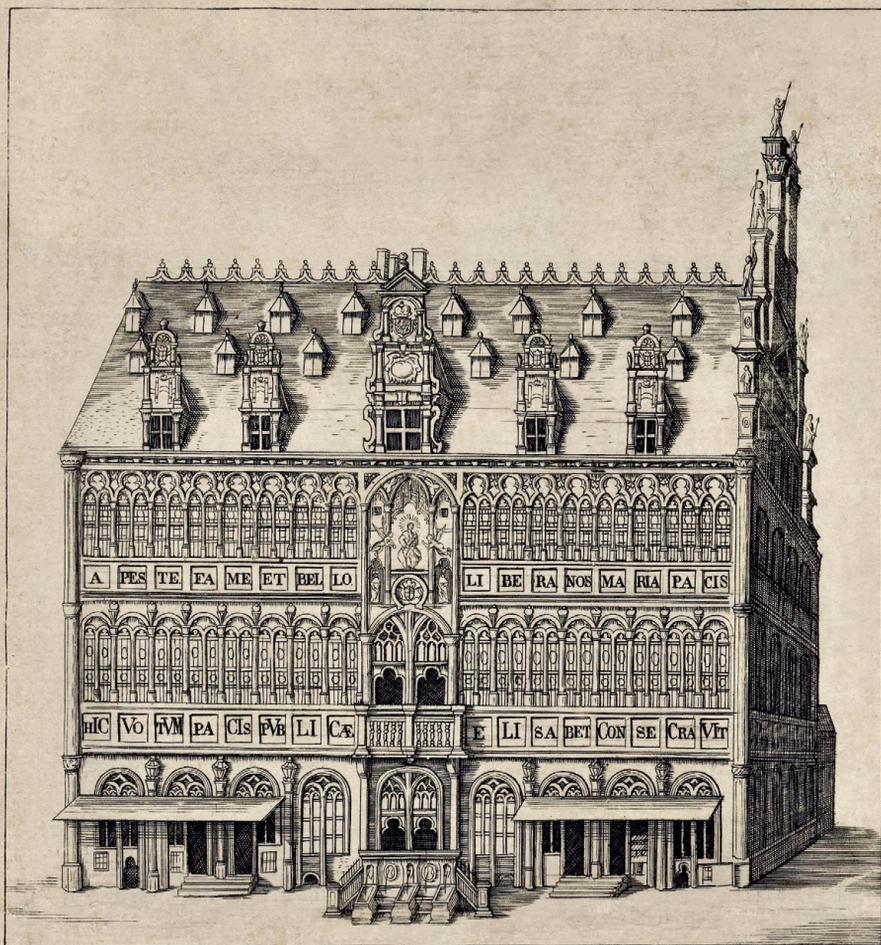
Seniors : 15 Euros

Autres : 16 Euros

Réservation obligatoire au 02.762.62.11

Informations : centremarinus@woluwe1200.be





*Maison du Roi comme elle fut renouvelée
en pierres de taille, et consacrée à la S^{te} Vierge
par l'Infante Isabelle, en 1625.*

La Renaissance dans les collections de la Maison du Roi

Mercredi 1^{er} mars à 14 heures

Dimanche 5 mars à 14 heures

Maison du Roi, Grand'Place - 1000 Bruxelles

La Maison du Roi, bâtiment prestigieux de la Grand'Place abrite depuis 1935 un musée dédié à l'histoire de Bruxelles. Peintures, sculptures, tapisseries, retables, gravures, plans anciens, argenterie, faïences, porcelaines... évoquent l'évolution sociale, économique, urbanistique et culturelle de la ville, du Moyen Âge à nos jours.

Nous vous proposons une découverte thématique qui met à l'honneur un aspect particulièrement intéressant des collections, l'évolution de la fin de la période gothique à la Renaissance dans l'œuvre de grands artistes belges. La visite sera présentée par Jean-Luc Petit, historien, attaché au pôle muséal de la Ville de Bruxelles.

L'histoire du bâtiment est évoquée à travers une gravure de 1625, montrant la Maison du Roi telle qu'elle fût construite à partir de 1615, à l'initiative de Charles Quint. Si la plus grande partie de l'édifice est alors de style gothique, on sent poindre une volonté de s'inscrire dans une certaine modernité dans la dernière partie construite, la toiture, où quelques éléments sont déjà Renaissance. Après diverses évolutions, le bâtiment sera détruit et reconstruit à la fin du XIX^e siècle par l'architecte Victor Jamaer, dans un style totalement néo-gothique.

Vous aurez l'occasion de découvrir des vestiges d'éléments décoratifs de la Maison du Roi du XVI^e siècle. Ils sont sculptés aux armoiries des territoires sur lesquels s'étendait le pouvoir de Charles Quint, sans doute une volonté de rappeler la puissance de celui qui, à Bruxelles, était duc de Brabant.

Aux XV^e et XVI^e siècles, les Pays-Bas méridionaux, et tout particulièrement la ville de Bruxelles, s'illustrent dans la production de retables sculptés à volets peints présentant une grande qualité d'exécution. Très appréciés pour la manière narrative et expressive dont ils illustrent les thèmes religieux, ils suscitent un vif attrait auprès des cours, des ordres religieux et de qui souhaite montrer sa piété... et sa richesse.

Le retable de la Vierge, dit retable de Saluces, est un magnifique exemple de la qualité du travail des artisans bruxellois. Réalisé entre 1500 et 1510 par Jan II Borman, maître sculpteur réputé, il illustre la vie de Marie et la petite enfance de Jésus.

Ce retable, de style gothique flamboyant, présente la particularité d'avoir deux paires de volets qui permettent de le déployer de différentes manières selon les occasions ou les célébrations. La partie peinte, signée Valentin van Orley (ca 1466-1532) est dédiée à la vie de Joseph. Si l'œuvre s'inscrit dans la lignée des primitifs flamands, quelques discrets éléments montrent déjà une influence de l'inspiration gréco-romaine chère à la Renaissance italienne.





Pierre Coecke d'Alost, *Le Martyre de saint Paul* (détail), carton de tapisserie, ca. 1530.
(D.R. Bruxelles, Maison du Roi)

Autre fleuron de l'artisanat d'art bruxellois : la tapisserie. Du XVI^e au XVIII^e siècle Bruxelles est le centre de la production des plus belles tapisseries en Europe. Près d'un tiers de la population de la ville travaille, peu ou prou, en lien avec l'industrie de la tapisserie, c'est dire son importance pour la vie économique, sociale et bien entendu la renommée artistique de la cité. Pour préserver l'identité des tapisseries bruxelloises et éviter les contrefaçons, Margueritte d'Autriche, gouvernante de Pays-Bas, impose l'apposition de la marque *BB* (*Bruxella in Brabantia*) en rouge, couleur de la Ville, couplée à la signature de l'atelier créateur.

La Maison du Roi conserve une importante collection de tapisseries, l'une de pièces majeures est un carton de tapisserie réalisé entre 1530 et 1535 par Pierre Coecke d'Alost (1502-1550), l'un des grands maîtres de la peinture flamande qui contribua à la diffusion de la Renaissance italienne dans nos régions.

Le carton est le dessin à taille réelle qui sert de modèle au tissage de la tapisserie. Réalisés généralement par des peintres renommés, ils avaient une réelle valeur marchande. Ils pouvaient être utilisés pendant plusieurs siècles pour le tissage de répliques, quitte à être adaptés, au fil du temps, aux évolutions des goûts et des modes.

Constitués de feuilles de papier juxtaposées en lais, et donc fragiles, peu de ces cartons ont été conservés après la diminution de l'intérêt pour la tapisserie. Le carton de Pieter Coecke est donc un témoignage exceptionnel de la qualité du travail des artisans liciers bruxellois.

Autre œuvre majeure qui montre comment les maîtres flamands se sont appropriés les codes picturaux de la Renaissance tout en les adaptant aux canons en vigueur dans nos régions : *Le Cortège de noces*, (ca 1623) peinture de Jan Brueghel l'ancien (1558-1625), inspiré d'une œuvre de son père Pieter Brueghel (ca 1525-1569). Les scènes de genre qui décrivent la vie quotidienne de la classe paysanne, connaissent alors un grand succès expliquant le nombre de répliques réalisées par plusieurs membres de la famille Brueghel.

La visite se poursuit au premier étage du musée, dédié à l'évolution de l'urbanisation de la capitale, avec la représentation d'un Bruxelles aujourd'hui disparu : un tableau réalisé entre 1450 et 1458, attribué à Lucas Gassel (ca 1488 - ca 1569), représente le palais des ducs de Brabant au Coudenberg. L'ensemble architectural qui domine la ville, s'est développé à partir du XII^e siècle. Considéré, à son apogée, comme l'un des plus beaux palais d'Europe, il fut l'une des résidences principales de Charles Quint. On voit l'évolution de l'architecture selon les époques, entre la trace d'une petite forteresse des ducs de Brabant datant du XII^e siècle, et une nouvelle aile dont la galerie déambulatoire au rez-de-chaussée est typiquement dans le goût de la Renaissance.

Bien d'autres chefs d'œuvres seront évoqués lors de la visite guidée à l'issue de laquelle il vous sera loisible de découvrir, librement, l'ensemble des collections du musée qui se déploient sur trois niveaux et évoquent différents aspects de l'histoire Bruxelles et de la vie de ses habitants.

Pour prolonger la visite

Le rez-de-chaussée est consacré aux arts bruxellois, on y trouve des vestiges architecturaux du bâtiment construit sous Charles Quint, ainsi que d'anciens éléments architecturaux de l'Hôtel

de Ville. Un large espace permet de découvrir quelques fleurons des arts décoratifs : la faïence et la porcelaine, l'orfèvrerie, le travail de l'étain. Des retables, des tapisseries et des peintures font la part belle à la production artistique de nos régions.

Le premier étage est consacré à l'évolution de l'urbanisation de la ville. Une grande maquette présentant Bruxelles au XIII^e siècle, soit le tracé de la première enceinte, permet de situer les différents pôles : politique, religieux, commerciaux, de l'époque. L'importance des cours d'eau dans la vie de la cité et l'évolution des sites importants de la capitale au fil du temps sont évoqués à travers de nombreuses œuvres.

Au deuxième étage l'exposition *The Grand-Place to be*, organisée à l'occasion du 20^e anniversaire de l'inscription de la Grand'Place sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO, évoque l'histoire de ce lieu historique à travers une sélection d'œuvres d'art, de documents d'archives, de vestiges architecturaux et d'objets archéologiques.

La scénographie s'articule autour d'un formidable témoignage du passé : l'ancienne girouette représentant Saint Michel, haute de 5,70 mètres. Attribuée à Maarten Van Rode, elle a dominé la Grand'Place du haut de l'Hôtel de Ville de 1455 à 1993.

Une salle est dédiée à l'un des bruxellois les plus célèbres : Manneken-Pis, l'occasion de découvrir la statue originale réalisée par Jérôme Duquesnoy au XVII^e siècle.

Un joyau architectural à l'histoire mouvementée

Bâtiment prestigieux de la Grand'Place, faisant face à l'Hôtel de Ville, la Maison du Roi offre un parfait exemple de style néo-gothique. Si l'édifice actuel date de la fin du XIX^e siècle son histoire remonte six siècles plus tôt...

C'est en 1321 que l'on trouve la plus ancienne mention d'une Halle au pain (*Broodhuys*), située à cet endroit, sur un terrain appartenant au duc de Brabant mais il est probable que sa fondation remonte déjà au XIII^e siècle.

A l'origine en bois, puis en pierre, elle est réaménagée en 1405 pour y installer les tribunaux et les services financiers du duché, l'édifice prend alors le nom de Maison du Duc (*Hertogenhuys*). Jusqu'au XVIII^e siècle, le rez-de-chaussée abritera des habitations privées ou des commerces tandis que les étages accueilleront des institutions publiques ou privées.

Démolie en 1512-1513, elle est rebâtie entre 1515 et 1536 sur ordre de Charles Quint, duc de Brabant et roi d'Espagne, ce qui lui donne son nom : la Maison du Roi (*Coninckhuys*). Il était sans doute stratégique pour le duc de Brabant d'installer un symbole de son pouvoir sur la Grand'Place, en face du pouvoir communal. Le projet est confié à l'architecte Antoine Keldermans, à son décès deux autres architectes se succèdent : Louis van Bodeghem puis Henri van Pede.

Des gravures du XVII^e siècle montrent un édifice à trois niveaux, de style gothique tardif, présentant en toiture des éléments qui indiquent une évolution vers le style renaissance. Mais le bâtiment reste inachevé, en 1625, l'archiduchesse Isabelle y fait procéder à des embellissements.



Jan Brueghel, *Le Cortège de Noces*, ca 1623. (D.R. Bruxelles, Maison du Roi)



Après les bombardements de 1695 qui mettent à mal la Grand'Place, l'édifice, dont seuls les murs subsistent, est restauré sous la supervision de Jean Cosyn. La façade connaîtra diverses évolutions au fil du temps.

Fin du XVIII^e, le bâtiment subit une métamorphose et aborde le style du siècle avec un toit mansardé. Sous le Régime Français (1792-1814), l'édifice rebaptisé Maison du Peuple subit quelques saccages, il est cédé à la ville qui le vend en 1811. Deux propriétaires privés se succèdent avant que la Maison du Roi ne redevienne propriété de la ville en 1860.

Une restauration est envisagée, mais le bâtiment se trouve dans un tel état de délabrement qu'en 1874 il est décidé de le démolir et de le reconstruire en l'agrandissant. Victor Jamaer, architecte de la ville, choisit de réaliser une construction de style néo-gothique, s'inspirant des façades de l'édifice construit sous Charles Quint, d'autres bâtiments de style gothique du XVI^e siècle et des recherches de l'archiviste Alphonse Wauters.

En vertu des principes d'unité de style, alors en vogue, prônés par l'architecte Eugène Viollet-le-Duc, Jamaer réalise une version idéalisée d'un bâtiment gothique. Il élimine tous les éléments étrangers à ce style. Il ajoute une galerie sur deux niveaux et une tour carrée au centre de la façade, s'inspirant d'un projet non réalisé datant du XVI^e siècle. Les travaux entamés en 1878 se poursuivent jusqu'en 1885.

Des services administratifs occupent le nouveau bâtiment, un musée voit le jour au deuxième étage. En 1935, l'ensemble de l'édifice devient musée de la Ville. Fermé durant la Seconde Guerre mondiale, un temps occupé par l'occupant allemand, puis au sortir de la guerre par le ministère de la Défense, le site rouvre ses portes en 1947. Dans les années 80 l'espace muséal connaît un réaménagement total pour actualiser la présentation des œuvres et l'accueil du public.

L'histoire de ce bâtiment s'inscrit aussi dans une perspective d'avenir. Une nouvelle page devrait bientôt s'écrire, portée la nécessité de rénover bâtiment. Elle ira de pair avec une réflexion visant à l'adapter aux enjeux actuels des grands musées afin de mieux répondre aux attentes du public tout en offrant la capacité de poursuivre un travail scientifique de haut niveau.

La Maison du Roi est classée depuis 1936 comme bâtiment à valeur historique, et inscrite, depuis 2000, avec l'ensemble de la Grand'Place, au Patrimoine mondial de l'UNESCO.

Participation aux frais pour la visite guidée

La Renaissance dans les Collections de la Maison du Roi

Membres : 14 Euros

Seniors non membre : 15 Euros

Autres : 16 Euros

Réservation obligatoire au 02.762.62.11

Informations : centremarinus@woluwe1200.be





Bérangère de Laveleye et Jean-Luc Petit

Conservatrice à la Maison du Roi et responsable des publics des Musées de la Ville de Bruxelles

Bérangère de Laveleye (Historienne de l'Art)

Centre Albert Marinus : Quel est votre rôle au sein de la Maison du Roi?

Bérangère de Laveleye : Je suis entrée comme collaboratrice scientifique tout de suite après mes études en 2001, je voulais travailler dans un musée!

Je suis conservatrice, je gère une équipe qui s'occupe de tout l'aspect "collection" : les acquisitions, la conservation, les inventaires et la plupart des expositions. J'ai aussi la responsabilité du bâtiment, la gestion des petits soucis qui peuvent survenir dans un lieu aussi ancien.

CAM : Comment gère-t-on un site comme la Maison du Roi qui n'est, au départ, pas fait pour être un musée?

B de L : La Maison du Roi est devenue un musée à part entière en 1935, elle n'a effectivement pas été conçue pour cette fonction et les notions de conservation n'étaient pas les mêmes à l'époque. Au départ, les réserves étaient stockées dans les caves et les greniers. Depuis 2008, nous louons un bâtiment extérieur pour entreposer nos réserves dans de bonnes conditions. Cela nous a permis de dégager plus d'espace pour les expositions, les bureaux et d'aménager au sous-sol un véritable lieu de d'étude et de conditionnement. Mais nous souhaitons depuis longtemps la création d'un endroit qui puisse accueillir nos réserves. Si la Maison du Roi doit fermer pendant les travaux, il faudra entreposer les œuvres dans des conditions optimales. La Maison du Roi possède environ 15.000 œuvres. 500 sont exposées dans nos salles, d'autres sont mises à disposition de divers lieux appartenant à la ville. Le reste est en réserve. Nous réalisons un inventaire complet de tout notre patrimoine qui avance vite et bien. Cela veut dire : revoir la fiche technique pour chaque pièce, voir si des restaurations sont nécessaires et les reconditionner. L'étude de certaines collections suscite la publication d'articles scientifiques. Nous venons de terminer un important travail sur les drapeaux et nous commençons l'analyse de nos collections de gravures.

CAM : Le musée a-t-il une politique d'acquisition?

B de L : Nous sommes trois à surveiller le marché de l'art et les salles de vente. Tous les quinze jours, nous faisons une sélection des pièces qui sont pertinentes pour enrichir ou compléter nos collections. Nous soumettons une analyse et une évaluation du montant qui peut être investi au directeur du service de la Culture, des musées et des Archives, M. Denis Laurent, puis à un Conseil d'administration. Nous travaillons en toute confiance, il y a un véritable dialogue et les choix proposés sont généralement suivis.



CAM : Des projets?

B de L : Le bâtiment nécessite des travaux de restaurations, à cette occasion nous souhaitons faire des réaménagements qui permettent l'accès de tous les publics, dont l'installation d'un ascenseur dans un bâtiment arrière et optimiser les conditions de conservation dans les salles. Nous sommes aussi en train de mener une réflexion en profondeur sur la manière de repenser la scénographie : comment veut-on présenter le patrimoine? Que veut-on donner comme information et avec quels outils? C'est un énorme projet qui, je l'espère, verra le jour d'ici... quelques années.

Jean-Luc Petit (Historien)

CAM : Quel est votre rôle au sein de la Maison du Roi?

Jean-Luc Petit : Je suis responsable du service des Publics du pôle muséal de la Ville de Bruxelles. Cinq personnes y gèrent la médiation culturelle de manière transversale pour les institutions de la ville : la Maison du Roi, le musée Mode & Dentelle, la Garde-robe de Manneken-Pis, le musée des Egouts, nous nous occupons également de la valorisation culturelle des cimetières de la ville.

CAM : Comment attirer un public toujours plus sollicité?

J-L P : Nous menons une réflexion permanente sur les stratégies à mettre en place, en fonction du lieu et des différents types de publics. La Maison du Roi participe à diverses manifestations, parfois en proposant des animations particulières, ce sont autant d'occasions de toucher de nouveaux publics : *la Museum Night Fever*, *les Journées du Patrimoine* ou le *Brussels Renaissance Festival*, qui met à l'honneur le patrimoine lié à Charles Quint. Nous avons organisé une exposition thématique sur les archives de la communauté LGBTQ+ à l'occasion de la *Gay Pride*.

Pour le public scolaire, nous développons des programmes spécifiques en fonction de l'âge, des tous petits aux adolescents. Pour les familles nous proposons des parcours découvertes. Nous organisons des visites adaptées pour les personnes porteuses de divers types de handicaps. Nous accueillons aussi un public touristique, belge et étranger. Cela représente une multitude d'axes différents.

Nous sommes très attentifs à la formation de nos guides et à la qualité de l'accueil de tous les types de visiteurs.

Nous développons sans cesse de nouveaux outils. Des bornes interactives offrent des informations illustrées sur certaines pièces. Nous préparons un parcours-jeu sur smartphone sur le thème de Manneken-Pis qui passera par sa Garde-robe, rue du Chêne et la célèbre fontaine. Notre site donne accès à de nombreuses informations : plus de 2500 pièces majeures de nos collections sont mises à disposition, une visite virtuelle de l'exposition consacrée à la Grand'Place est déjà proposée et nous envisageons de réaliser une visite virtuelle de l'ensemble du musée. On développe également des visites à distance en visio-communication.

Infos : <https://www.brusselcitymuseum.brussels/fr>



祥軒



歌川國芳 漫遊庄三郎

Shin Anaga

Les estampes modernes du Japon 1900-1960, Musée Art et Histoire

L'exposition *Shin Hanga* s'inscrit dans la lignée des précédentes expositions consacrées aux estampes japonaises issues des collections du Musée Art & Histoire. *Utamaro – Les douze heures des maisons vertes et autres beautés* (2012) et *Hokusai – Vues du Mont Fuji et autres paysages du Japon* (2013 au Musée d'Extrême-Orient).

Ukiyo-e – Les plus belles estampes japonaises (2016-2017 au Musée Art & Histoire), qui offrait un aperçu chronologique de l'art de l'estampe – en japonais *ukiyo-e* – depuis ses origines vers 1650 jusqu'au début du XX^e siècle.

L'exposition *Shin Hanga* présente le mouvement le plus important de l'estampe japonaise au début du XX^e siècle à travers une sélection d'œuvres provenant des collections du Musée Art & Histoire du Cinquantenaire, de deux collections privées néerlandaises et de la collection japonaise de Watanabe Shōzaburō, l'éditeur qui fut la figure de proue de ce mouvement et qui n'a jamais été exposée en dehors du Japon. La maison d'édition fondée par Watanabe Shōzaburō existe toujours. Elle est aujourd'hui dirigée par son petit-fils Shoichiro Watanabe.

Une estampe japonaise traditionnelle est réalisée au moyen d'un procédé de gravure sur bois (xylographie) à partir du dessin d'un artiste. Elle est le fruit d'une étroite collaboration entre l'artiste, le copiste, le graveur et l'imprimeur, sous la supervision de l'éditeur. L'estampe traditionnelle a connu son essor au Japon aux XVIII^e et XIX^e siècles, avec de grands noms qui se sont également fait connaître en Occident, tels Utamaro, Hokusai et Hiroshige.

Lorsque les estampes, et d'autres objets japonais, apparaissent sur les marchés européen et américain, dans le dernier quart du XIX^e siècle, elles suscitent l'engouement des artistes et des collectionneurs. Elles jouent un rôle important dans l'émergence de ce qu'on appelle le japonisme et exercent une grande influence sur le renouveau artistique en Occident.

Au tournant du XX^e siècle, la production de gravures traditionnelles sur bois au Japon commence à décliner sous l'influence de techniques de reproduction nouvellement importées, comme la lithographie et la photographie. La société japonaise se modernise et l'ancien contexte social et commercial de l'art des estampes disparaît partiellement.

Les estampes japonaises restent cependant très demandées en Occident : des centaines de milliers d'estampes sont vendues par des marchands japonais dans des villes telles Paris et Boston.

Ce succès fait réfléchir le jeune éditeur Watanabe Shōzaburō. D'une part, il constate

l'intérêt de l'Occident pour l'art traditionnel de l'estampe et les grands noms du passé. D'autre part, il se rend compte que dans son pays, la technique traditionnelle reposant sur la coopération entre différents acteurs disparaît progressivement. Les éditeurs d'estampes sont de moins en moins nombreux, ou se consacrent à d'autres formes de production : journaux, magazines, livres, affiches, etc.

En 1907, Watanabe Shōzaburō s'installe à Tokyo où il commence à réaliser des reproductions de très grande qualité. Il veille à ce que la technique traditionnelle de la gravure sur bois ne se perde pas et à ce que les Japonais eux-mêmes prennent conscience de l'importance et de la beauté de l'*ukiyo-e*.

Shin Hanga, le nouveau

Il se lance ensuite dans la recherche d'un nouveau langage des formes. Après une période d'exploration laborieuse, la production des "nouvelles estampes" ou *Shin Hanga* en japonais, est lancée en 1916. Au Japon, cette nouvelle esthétique rencontre un succès immédiat. A l'étranger, les prix des œuvres de ces artistes dépassent souvent ceux des grands noms des XVIII^e et XIX^e siècles.

Watanabe rassemble autour de lui un groupe d'artistes pouvant concrétiser sa vision de l'art de l'estampe. Son succès encourage d'autres éditeurs à suivre son exemple, suscitant un mouvement qui donnera naissance à environ 3.000 œuvres. Il se caractérise par une qualité technique exceptionnelle et par son côté novateur. Les estampes de paysages de Kawase Hasui, artiste remarquable, représentent une importante rupture stylistique avec le passé et les œuvres d'Itō Shinsui ne ressemblent guère à celles de ses illustres prédécesseurs. Les pigments, les types de papier, les effets spéciaux et l'extrême souci de la qualité dont font preuve Watanabe et ses collègues éditeurs donnent naissance, dès 1916 jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, à des estampes qui, en raison de leur exécution, ont un statut différent de celui des *ukiyo-e* classiques. On sent poindre l'influence des courants occidentaux comme l'impressionnisme, les artistes *Shin Hanga* donnent plus d'importance à la lumière et à l'expressivité des personnages.

L'estampe est devenue un produit de luxe de très grande qualité.

L'exposition *Shin Hanga*, se décline en 220 estampes présentées selon un fil du temps chronologique. Elle débute par l'époque des toutes premières expérimentations jusqu'à 1916. On trouve ensuite une introduction aux deux principaux genres : les paysages et les portraits de femmes.

Ces genres sont eux-mêmes divisés en deux périodes : avant et après le tremblement de terre du Kantō du 1^{er} septembre 1923. Cette catastrophe naturelle intervient, en effet, comme une ligne de rupture car d'importants stocks d'estampes, d'ébauches et de bois d'impression ont été perdus.

Viennent ensuite des sections consacrées aux trois autres genres : le théâtre *kabuki*, la nature et la modernité.

L'aspect technique de la production d'estampes est également illustré, en mettant l'accent sur les spécificités de la tradition *Shin Hanga*.



Hashiguchi Goyō (1881-1921), *Femme peignant ses cheveux*, 1920 (D.R. Collection particulière, Pays-Bas)

La collection d'estampes du Musée Art et Histoire

Le musée possède une collection exceptionnelle d'estampes japonaises qui jouit d'une réputation internationale et dont certaines pièces sont extrêmement rares. La partie principale de la collection a été acquise en 1905 par l'achat de la collection d'Edmond Michotte, qui comptait, entre autres, 4 666 estampes. À cela s'ajoute 266 estampes qui avaient été achetées au célèbre marchand parisien Siegfried Bing par le gouvernement belge en 1889.

Enrichie au fil du temps, la collection compte aujourd'hui un peu plus de 7.500 estampes, parmi lesquelles une soixantaine de style *Shin Hanga*, dont les premières ont été acquises au Japon en 1935.

Exposition Shin Hanga - Les estampes modernes du Japon 1900 -1960

Jusqu'au 15 janvier 2023

Du mardi au vendredi de 9h30 à 17h - samedi et dimanche de 10h à 17h

Musée Art & Histoire - Parc du Cinquantenaire, 10 - 1000 Bruxelles

02.741.73.31 - www.kmk-mrah.be

Tarifs : 16 euros - diverses réductions (étudiants, seniors, PMR, moins de 18 ans)



Charles William Bartlet, *Le mont Fuji vu depuis le lac Shōji*, 1916. (D.R. S. Watanabe Color Print Co.)

Jouer avec Dieu

Le jouet religieux, reflet d'une époque, Musée Le Piconrue

En tant que musée d'ethnologie, le Piconrue – Musée de la Grande Ardenne de Bastogne accorde une place centrale à l'Homme, ses croyances, ses mécaniques culturelles ou encore son fonctionnement quotidien.

Dans ses collections, le musée possède bon nombre de jeux et jouets, faisant ainsi écho à sa mission d'étude de l'Homme. Ces objets, allant de la crécelle à une ancienne édition du jeu de cartes *Le Nain Jaune*, sont autant de témoignages pertinents de la vie des Ardennais. Et pour cause, le jeu fédère, il questionne, il amuse... mais surtout, le jeu a une capacité de transmission que beaucoup sous-estiment. Derrière l'apparence ludique, le jeu est pourtant un véhicule d'idées et de valeurs, moteur potentiel de goûts, voire de vocations...

Dans les réserves, un fonds se démarque par son caractère particulier. Il s'agit du fonds Anne Morelli, historienne, professeure à l'Université Libre de Bruxelles et membre du conseil scientifique du musée. Les pièces de sa collection ont pour point commun d'être des jouets ayant un rapport avec la religion chrétienne. Pour le Piconrue – Musée de la Grande Ardenne, une mise en valeur de ce corpus était une évidence, car une exposition sur le jouet religieux constitue une vitrine sur les valeurs d'une époque. C'est ainsi que le projet *Jouer avec Dieu* a vu le jour, sous le commissariat d'Anne Morelli.

L'exposition est conçue en différentes thématiques, qui abordent plusieurs types de jeux religieux et les valeurs qui y sont liées. Ainsi, le parcours s'ouvre avec des autels miniatures et autres répliques d'objets et mobilier d'église, avec lesquels les jeunes garçons jouaient à la messe, avec sermons improvisés et hosties non consacrées... Plus loin, des déguisements de curé complètent la panoplie pour un "faire semblant" plus vrai que nature.

Des poupées à l'effigie de religieuses sont aussi présentées dans l'exposition. Le plus souvent destinées aux petites filles, qui ne pouvaient évidemment pas "faire le curé", ces poupées avaient pour principal objectif de familiariser avec la figure de sœur. Tantôt institutrice, tantôt puéricultrice, la religieuse était une figure respectée et omniprésente dès la plus tendre enfance des petites filles, chez qui une vocation pouvait naître, aidée par le contact avec ces poupées.

Un espace est également consacré à l'apprentissage des Écritures et du fait religieux. En effet, plusieurs types de jeux de société ont pour but de tester le joueur sur ses connaissances théoriques. Parmi les exemples présentés, on peut retrouver des jeux comme *La Bible en Questions*, directement inspiré du *Trivial Pursuit*, mais également des jeux des sept familles, où les héros sont issus de la Bible.

Ainsi, les diverses facettes du jeu sont présentées, depuis le mécanisme d'imitation avec les accessoires de messe, jusqu'à l'apprentissage théorique des textes sacrés. Le parcours et les objets exposés posent la question de la démarche derrière ces jouets, le plus souvent offerts en cadeau aux enfants. Dans la société ardennaise d'hier, soit à la moitié du XX^e siècle, les

valeurs morales étaient intimement liées aux valeurs religieuses et le curé était un modèle de vie. Il est dès lors naturel de penser que ces jeux étaient offerts dans le but de véhiculer des messages aux plus petits et, pourquoi pas, de susciter des vocations. Le Piconrue possède, dans son parcours de référence *Les Âges de la Vie*, un jeu de messe avec accessoires qui fut le jouet le plus acheté pour la Saint Nicolas de 1950 au Grand Bazar d'Arlon. Le garçon qui le reçut en cadeau devint prêtre, ce qui ne fait qu'étayer le propos.

Si les jouets religieux ne sont aujourd'hui plus aussi courus qu'à l'époque, certaines firmes et sites internet se spécialisent dans ce domaine. Cependant, d'autres valeurs, non religieuses, sont aujourd'hui véhiculées par le jeu. Des jeux de société comme *Place des revendications* ou *Balanza : planète des équilibres* sensibilisent à la lutte féministe ou au commerce équitable, dans une véritable optique de transmission de valeurs. C'est autour de cette réflexion que s'organise la fin du parcours de l'exposition.

La dernière salle aborde également la récupération du thème religieux et la perte de sens que l'on pourrait ressentir dans la société de consommation que nous connaissons, où tout est "marketable". Les exemples choisis par le musée concernent notamment la grande variété de calendriers de l'Avent que l'on peut trouver, bien éloignés du sens premier de cette période sacrée.

Le parcours met ainsi en lumière les valeurs d'une société d'autrefois, considérées comme obsolètes par certains, mais indémodables pour d'autres. Les exemples plus récents de jeux, religieux ou non, permettent au visiteur de prendre du recul quant à son rapport au domaine ludique, à ses valeurs et aux choix, conscients ou non, qu'il pose quand il achète un jeu.

Timilda Gila Campos, Musée Le Piconrue – Musée de la Grande Ardenne

Jouer avec Dieu

Musée Le Piconrue – Musée de la Grande Ardenne

Place en Piconrue, 2 - 6600 Bastogne

Du 2 décembre 2022 au 5 mars 2023

061-55-00-55

www.piconrue.be

**Ci-contre : Poupée religieuse, Espagne, début du XX^e siècle.
(D.R.Piconrue – Musée de la Grande Ardenne - Fonds Anne Morelli)
Chaire de vérité miniature, Espagne, début du XX^e siècle.
(D.R.Piconrue – Musée de la Grande Ardenne - Fonds Anne Morelli)**





Les échasseuses de Namur

Place aux dames...

Il aura fallu attendre septembre de cette année pour voir des femmes entrer dans l'arène namuroise en tant qu'échasseuses. La tradition est pourtant fort ancienne et remonte à 1411. Sans doute est-elle antérieure puisque cette date marque la première mention dans un acte officiel. On peut donc supposer l'antériorité de la pratique sans pouvoir en préciser le moment exact. Quoi qu'il en soit, jusqu'à cette année, elle était uniquement masculine. Depuis quelques siècles, deux compagnies d'échasseurs (mot local qui désigne un échassier joutant sur échasses), battent le pavé namurois, pareils aux Montaigus et aux Capulets, et s'affrontent régulièrement pour le plus grand plaisir des spectateurs. D'un côté, les Mélans représentant la vieille ville avec leurs échasses jaunes et noires. De l'autre, les Avresses, défendant les couleurs des quartiers compris entre la troisième et la quatrième enceinte ainsi que des faubourgs, sur leurs échasses rouges et blanches. Au cours du temps, leurs joutes spectaculaires ont enchanté les grands de ce monde: Charles Quint, son fils Philippe II pourtant peu prompt à s'esbaudir, Louis XIV, l'empereur Pierre le Grand, Napoléon... ont tous ainsi assisté à cet original spectacle lors de leur passage à Namur.

De nos jours, les échasseurs continuent de perpétuer ce patrimoine vivant qui fait, à juste titre, la fierté locale. Depuis décembre 2021, les joutes sur échasses de Namur sont inscrites sur la liste du Patrimoine culturel immatériel de l'humanité (UNESCO). Y arriver n'a pas été simple. La complexité des dossiers et des demandes a nécessité six ans de préparation, 4.000 heures de travail et ... 21 versions successives du dossier. Après cela, il a encore fallu passer une étape supplémentaire : la Fédération Wallonie-Bruxelles, qui ne peut proposer qu'un candidat tous les quatre ans, a dû choisir le dossier comme candidat potentiel. Ce fut fait en avril 2019. L'UNESCO a son tour retenu la demande namuroise basée sur cinq facteurs : l'adhésion de la communauté à cette tradition, le facteur de cohésion et d'intégration, le travail mis en place pour assurer le maintien et la pérennité de la tradition, la transmission de la pratique auprès des publics jeunes, l'ouverture symbolisée par l'intégration des femmes. En décembre 2021, les échasseurs ont rejoint -entre autres- le carnaval de Binche, les marches de l'Entre-Sambre-et-Meuse, la pratique de la fauconnerie, la bière, et l'art des sonneurs de trompe. L'UNESCO continue de suivre les éléments reconnus (voir l'exemple tout récent de la ducasse d'Ath) et demande la fixation d'objectifs précis. Assurer la transmission en est un. Les séances dans les centres scolaires ont porté leurs fruits puisque depuis la reconnaissance, une trentaine de jeunes pousses (catégorie d'âge: 12/13 ans) s'est inscrite.

C'est désormais au tour des femmes de jouter. Celles qui sont entrées pour la première fois ont entre 11 et 43 ans, elles ont suivi un très long entraînement. Il a fallu gagner

en confiance, s'exercer encore et encore, sortir l'appréhension des chutes de l'esprit. Il a fallu relever les épaules aussi et abandonner l'idée qu'en tant que nouvelles venues, elles puissent démeriter. Ces combats d'échasseurs, Namur y tient plus qu'à tout. Car ils expriment l'appartenance à la communauté, ils rythment le calendrier local. On les attend avec impatience et curiosité. Ils sont l'un des moments forts -et peut-être même le point d'orgue- des Fêtes de Wallonie. Celles-ci ont la réputation d'être bien arrosées mais le respect et l'admiration gagne les spectateurs lorsque les joueurs paraissent pour entrer en lice. Aux participantes, les organisateurs ont voulu offrir au écrin, un lieu rien que pour elles. Il s'agit de la très belle place du Théâtre (les hommes combattent à la place Saint-Aubin). Les femmes ont leur trophée, l'échasse de diamant (les hommes ont droit à l'or). Le jour est également différent : les femmes luttent le samedi, les hommes le dimanche. N'empêche, la pratique est identique. Elle est simple, le but est de faire tomber l'adversaire sur le pavé et pour y arriver, tous les coups sont permis. S'il arrive qu'une de deux compagnies n'a plus aucun participant, les joueurs qui restent s'affrontent alors entre eux.

Est-il besoin de le dire, il a suffi que les échasseuses apparaissent pour qu'elles soient immédiatement adoptées par le public. En ce samedi de septembre 2022, ces jeunes femmes ont créé l'histoire, elles font désormais partie du Patrimoine immatériel de la cité mosane et portent au loin la réputation de Namur. Retenons le nom de la première gagnante : il s'agit de Manon Welshen (Avresses). Souhaitons-lui, à elle et à ses comparses, de nombreux autres trophées.

Jean-Paul Heerbrant
Historien

Devenez membre du Centre Albert Marinus

Le Centre Albert Marinus organise des visites guidées, des conférences, des expositions... Soutenez-nous en devenant membre pour bénéficier de tarifs préférentiels sur toutes nos activités et recevoir notre revue trimestrielle.

COTISATION

Membre adhérent

Habitant la commune de Woluwe-Saint-Lambert : 10 Euros (13 Euros pour un ménage)

Habitant des autres communes : 12 Euros (15 Euros pour un ménage)

Membre de soutien

A partir de 25 Euros

ABONNEMENT

Vous souhaitez uniquement recevoir notre revue, abonnez-vous!

Pour 4 numéros par an du *Feuillet*, envoyés par voie postale : 6 Euros

NOUVEAU : L'envoi de la version numérique du *Feuillet* par courriel est gratuit :

communiqués nous votre adresse courriel : centremarinus@woluwe1200.be

Les paiements sont à effectuer sur le compte de l'asbl Centre Albert Marinus :

BE90 3100 6151 2032

(En communication : "cotisation" ou "abonnement" 2023)

Notre association et son centre de documentation sont à votre disposition du mercredi au vendredi de 9h à 17h sur rendez-vous, n'hésitez pas à nous contacter.

Centre Albert Marinus a.s.b.l.

Rue de la Charrette, 40 - 1200 Bruxelles

02.762.62.14 - centremarinus@woluwe1200.be

Ce trimestriel est édité avec le soutien de la Commune de Woluwe-Saint-Lambert, de la Commission communautaire française de la Région de Bruxelles-Capitale (Francophones Bruxelles).

Editeur responsable : Daniel Frankignoul - Rue de la Charrette, 40 - 1200 Bruxelles.

Vos coordonnées ne sont transmises à aucun tiers et sont uniquement utilisées pour l'envoi des informations du Centre Albert Marinus. Vous pouvez demander votre retrait de notre fichier à tout moment : centremarinus@woluwe1200.be

